

Christina DAVIS : « Beloved » : A Question of Identity ..	151
Françoise BALOGUN : Promenade à travers les romans de Nuruddin Farah	157
Marie-Christine ROCHMANN : Jean-Joseph Rabearivelo : Poète de la mort	165
Barthélémy KOTCHY : Oraison funèbre pour Christophe Dailly Iroko (1934-1987)	173
Timité BASSORI : Samb Ababacar : Un vieux compagnon de route	179

*
* *

TRIBUTES TO JAMES BALDWIN

Florence ALEXIS, Amiri BARAKA, Caryl PHILLIPS, Tony KUNDA	181
--------------------------------------------------------------------	-----

*
* *

NOTES DE LECTURE (BOOK REVIEWS)

Black Athena by Martin Bernal ; Rien qu'encens et filigrane par Jacques Rabemananjara ; La reine cap- tive par David Ndachi-Tagne ; Comédie classique par Marie Ndiaye ; La montagne ensorcelée par Jacques Roumain ; Baron-Samedi par Henri Corbin ; Soudan : Trente ans d'indépendance : Mutations et obstacles au développement socio-économique par Jir Mes- saoud ; Comprendre Haïti : Essai sur l'État, la nation, la culture par Laënnec Hurbon ; La migration des zombis par Hélène Migerel ; La vie scélérate par Maryse Condé ; Alpha Blondy : Reggae et société en Afrique noire par Yacouba Konaté	196
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

*
* *

REVUE DES REVUES (REVIEW OF REVIEWS)

*
* *

DOCUMENTS (DOCUMENTS)

Il y a quarante ans... Présence Africaine ; Rencontre Internationale Frantz Fanon ; Colloques sur « Circula- tion du livre africain » et « La famille en Afrique noire »	228
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

Présence africaine, 145 : 3-25
(1988) nouvelle série bilingue

Théophile OBENGA

Provided by
University of Colorado at Boulder
Material may be protected by
COPYRIGHT LAW, Title 17 US Code

Esquisse d'une histoire culturelle de l'Afrique par la lexicologie

L'une des valeurs de la comparaison lexicologique réside dans le fait que le vocabulaire reflète tout un monde culturel commun aux peuples dont les langues sont ainsi comparées.

Benveniste est allé au-delà de la géographie du vocabulaire indo-européen pour tenter, dans un effort scientifique rarement atteint en linguistique générale, l'analyse du vocabulaire propre aux grandes institutions dans les principales langues indo-européennes, amenant de la sorte au grand jour ce qui était enfoui dans la préhistoire linguistique (1).

Nous n'en sommes pas encore là, en linguistique générale africaine où la méthode linguistique comparative, si fructueuse, s'emploie pour le moment à retrouver la profonde unité originelle, génétique, historique des langues négro-africaines dans leur ensemble, depuis la langue des Egyptiens de l'Antiquité.

On peut néanmoins essayer d'instruire scrupuleusement certains lexèmes pour leur valeur culturelle et historique immédiate : grandes faunes africaines, animaux domestiques, etc., en sollicitant systématiquement l'égyptien pharaonique (l'égyptien ancien), le copte (l'égyptien ancien évolué) et les langues négro-africaines modernes, conformément à une importante recommandation du colloque égyptologique du Caire, en 1974, qui lançait justement un appel urgent pour ce genre de travaux scientifiques (2).

(1) Émile Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, 2 vol. Collection : « Le Sens Commun ». Voir les études de Jean Bollack et de Jean Cuisenier dans « Le Monde » (Paris, 31 janvier 1970, Supplément au n° 779), rendant compte du travail de Benveniste, l'héritier de Ferdinand de Saussure et de Antoine Meillet.

(2) *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Actes du colloque tenu au Caire, 28 janvier-3 février 1974, Paris, UNESCO, 1978.

I. — LES LEXÈMES POUR « BŒUF, TAUREAU, BÉTAIL »

Grâce à une minutieuse étude de l'égyptologue français Pierre Montet, nous savons que les Égyptiens pharaoniques élevaient, sous l'Ancien Empire (2778-2423 av. notre ère), deux espèces de bœufs : l'une était appelée *iw3*, *ioua*, *iwa*, l'autre *ng* ou *gn* (*neg*, *nag* ou *gna*, *nya*) (3).

Le bœuf *iwa*, de forte corpulence, avait des pattes relativement courtes, un ventre touchant parfois presque le sol, des cornes magnifiques, largement évasées ; mais il y a aussi des *iwa* avec les cornes en forme de croissant, ou dissymétriques, ou recourbées, la pointe dirigée vers le sol ; il y a aussi des *iwa* sans cornes.

Ces bœufs *iwa* étaient les bêtes de boucherie par excellence. Ils étaient amenés à l'abattoir toujours tenus en laisse. Les scènes de navigation fluviale figurent aussi les bœufs *iwa* : les énormes chalandes qui les transportaient venaient des pays du Sud, c'est-à-dire de la Nubie (Soudan). Les Annales de Thoutmosis III (1504-1450 av. notre ère) mentionnent à plusieurs reprises d'importantes réquisitions de bœufs *iwa* dans les pays de Kouch et de Ouauat (*Urk.* IV, 702, 716, 718, 720, 728).

Ainsi, les *iwa* jouaient un rôle important dans la vie économique des anciens Égyptiens. L'*iwa* n'était pas indigène dans la Vallée du Nil en aval d'Aswan (Assouan). Les documents rapportent avec insistance que les *iwa* étaient importés par troupeaux entiers des pays méridionaux (les contrées nubiennes).

Quant au bœuf *ng*, *nag* (rarement *gn*, *nya*, dans la graphie hiéroglyphique), il était moins corpulent et plus haut sur pattes que le bœuf *iwa*. Mais le garrot était plus prononcé, les cornes magnifiques très acérées, généralement évasées aussi bien chez le mâle que chez la femelle, quelquefois elles sont droites et petites.

Le domaine du *ng* (*nag*), c'était la prairie, et non l'étable. Réciproquement, le bœuf *iwa* est absent des scènes de prairie. Le Conte de Sinouhé (XII^e dynastie, Moyen Empire : 2052-1778 av. notre ère) fait allusion au caractère belliqueux du *nag* (B 118).

Les *nag* étaient des bêtes de travail : labour, dépiquage, tirage du sarcophage du rivage à la nécropole. Mais le *nag* contribuait aussi à la nourriture des hommes.

Le bœuf *nag* vivait très bien sur le sol égyptien. Il s'y reproduisait abondamment. Mais son habitat excédait beaucoup les limites du pays des Pharaons. Aux époques très anciennes, on le capturait dans l'immense plateau saharien ; on l'importait de

Libye par troupeaux innombrables pour combler les vides que les épizooties trop fréquentes creusaient dans le cheptel égyptien.

Il y a des chances que la langue berbère présente alors le même mot que la langue pharaonique pour « bœuf » : *ng*, *nag*, *neg*. Il n'en est rien. Le siwa donne *funās*, « bœuf », pl. *ifu-nāssen*, de même que les parlers zenètes : la langue de Ghadamès présente en effet *afunas*, « bœuf ». Cette forme orientale s'oppose à *azger*, *azyar*, « bœuf », signe du groupe Beraber-Chleuh. Le touaregh ignore ces expressions et utilise *eṣu* ou *isu*, « bœuf ». Donc, strictement rien de commun, linguistiquement, avec le pharaonique *ng*, *nag*, *neg*.

Voici que la forme égyptienne *ng*, *nag*, *nagaou* (au pluriel), se retrouve dans plusieurs langues négro-africaines médiévales (*azer*) et modernes, avec le même contenu sémantique : « bœuf, taureau », « bovidé » :

ancien égyptien	: <i>ng</i> , <i>nag</i> (peut-être aussi <i>ang</i>)
nuer	: <i>yang</i>
baguirmien	: <i>m-ang</i> , <i>mang</i>
gbea (R.C.A.)	: <i>m-angu</i> , <i>mangu</i>
sar	: <i>m-ang</i> , <i>mang</i>
wolof	: <i>nag</i>
peul	: <i>nag</i> (radical pour « bovidé »)
angas	: <i>ning</i>
ankwe	: <i>ning</i>
susu	: <i>ninge</i>
sérère	: <i>nak</i> (permutation <i>g/k</i>)
mende	: <i>nika</i>
burma	: <i>nāk</i>
jarawa	: <i>i-nyāk</i>
kagoro	: <i>nyāk</i>
kaje	: <i>nyāk</i>
burak	: <i>nyek</i>
kagoma	: <i>nyāk'</i>
proto-Congo-Benue	: <i>i-nak</i>
duala	: <i>nyaka</i> (bête à corne ; bœuf)
mpongwe	: <i>nyare</i>
fang	: <i>nyar</i> (élément additionnel <i>r</i>)
late (kwa)	: <i>nare</i>
azer	: <i>ṇa</i> (chute de <i>g</i> ou de <i>k</i>)
soninke	: <i>na</i>
gourmantché	: <i>nua</i> , <i>nue</i>
sénoufo	: <i>nu</i>
ewe	: <i>nyi</i>
niellim	: <i>nya</i>
boua (bwa)	: <i>nya</i>

(3) Pierre Montet, « Les bœufs égyptiens », in *Kémi. Revue de Philologie et d'Archéologie Égyptiennes et Coptes* (Paris), XIII, 1954, p. 43-58, avec 9 fig.

tarok (yergam)	: i-nà
iregwe	: nyá
dadiya	: nēē
amo	: na
baya (R.C.A.)	: nday (ny/ndy : même combinaison)
bobo-fing	: nya-nga
gera	: ndiya
koro	: i-ndàk (ny/ndy/nd).

La différence est nette avec les formes berbères examinées plus haut. Le pharaonique ne peut pas être rapproché de *funas*, *azger* ou de *isu*, formes berbères pour « bœuf ». La parenté lexicologique du pharaonique et du négro-africain est ici éclatante : *ng*, *neg*, *nag* / *nag*, *nak*, *nyak*, etc.

Des langues négro-africaines orientales, plus précisément des langues couchitiques, semblent avoir maintenu plutôt le signe égyptien *iw3*, *iwa*, *ioua*, « bœuf ». Ainsi :

quara	: ku-wa, « buffle » (i.e. le bœuf sauvage)
awiya	: ki-wi, « buffle »
giangero	: gac-wa, « bœuf »
yaaku (Kenya)	: wáá(t), pl. wáá
elmolo	: h'áu
gafa	: ga-ho, gaho.

Le songhay-zarma rejoint ces formes couchitiques : *hau*, *hawo*. Quant au sara, il présente la forme *ka*, « bœuf ». Il existe un signe pharaonique absolument identique : *k3*, *ka*, « bœuf », « taureau ». Le copte a maintenu le mot : *kō*, « taureau ».

Ainsi, toutes les formes égyptiennes pour nommer les bovidés (bœuf, taureau, vache) se retrouvent dans le négro-africain, et ce n'est pas hasard : *iw3* / -wa, -wi, -hawo ; *ng*, *gn* / *nag*, *nak*, *nyaka*, *nare*, *nyar*, *na*, *nyi* ; *k3*, *ka*, *kō* / *ka*.

Or les fouilles archéologiques, les peintures rupestres, les anciens textes, tous documents historiques d'importance, renseignent unanimement que l'élevage du bœuf africain (*Bos africanus*), animal à longues cornes, remonte dans la Vallée du Nil aux environs de 5000-4000 av. notre ère, antérieurement à l'espèce aux courtes cornes (*Bos brachyceros*) et au zébu (*Bos indicus*) (4).

Peut-être les mots comme *iwa* / -wa, -wi et *ng* / *nag*, *nak*, etc., et *ka*, *kō* / *ka*, remonteraient-ils, eux aussi, à la préhistoire africaine, au monde négro-africain du Néolithique qui s'étendait, en une vaste province culturelle, de la Vallée du Nil (Égypte-Nubie-Abysinie) au Sahara (Tassili n'Ajjer).

Certainement à partir de *iwa*, bête de boucherie par excellence, il y a eu ces développements :

(4) Cf. par exemple Merrick Posnansky, edit., *Prelude to East African History*, Londres, 1966, p. 87-88.

mandingue	: wa, we, « viande de boucherie »
songhay	: wa-ye, waye, « boucher »
sénoufo	: wa-y, way, « boucher »
hausa	: fa-wa, « égorger (une bête de boucherie) »
bambara	: wa-y, way, « boucher »
	wa-ya, waya, « métier de boucher »
	wa-ya kè, « exercer (kè) le métier de boucher »
	wa-ya kè yoro, « boucherie » (yoro, « endroit »).

Le nom d'un clan qui a fourni la famille royale de Kong est *Watara*, *Wa-tara*, *Ouatara*, « Partage de la viande de boucherie », « Part de viande ».

Des langues bantu typiques comme le duala, le fang et le mpongwe présentent respectivement : *nyaka*, *nyar* et *nyare*. Ce sont des formes assez « étranges » dans l'ensemble du domaine bantu où le mot pour « bœuf, taureau, bovidé, bovin », est généralement : *ngombe*, *ngombo*, *ngome*. Il s'agit, pour le fang, le mpongwe et le duala soit d'emprunt soit de fossiles « égarés » dans ces langues bantu. Dans l'un et l'autre cas, emprunt ou héritage, ces formes fang, mpongwe et duala sont révélatrices de contacts fort anciens entre ces langues bantu et le grand courant pastoral qui va du Nil en Afrique de l'Ouest sahélienne, à travers le Sahara. Ceci remonterait à la Préhistoire, au Néolithique. Par la suite, les « tribus » ont émigré avec des mots, des concepts, des rites, des mythes. Ainsi, en pleine forêt équatoriale où un élevage de bovins est particulièrement difficile (mouche tsé-tsé), le vocabulaire relatif au bœuf a été néanmoins conservé. Ici, la linguistique historique est une véritable source historique.

D'autres langues du Niger-Congo ont développé des formes autres pour dire « bœuf » : malinke *niso*, khassonké *niso*, dyula (diola) *nisi*, bambara *misi*, mana *di*, dan *du*, toura *diri*, yauré *tiri*, guro *diri*, busa *zu*, etc.

On aurait d'un côté le grand courant pastoral, sahélien, de la Vallée du Nil en Afrique occidentale à travers le Sahara, de l'autre des créations plus ou moins indépendantes, dans les zones forestières notamment. Toute une géographie linguistique négro-africaine préhistorique s'esquisse sous nos yeux grâce à l'étude historique et comparative des langues.

Le sémitique (comme le berbère) est tout à fait autre, — ce qui montre toute la falsification scientifique du chamito-sémitique ou de l'afro-asiatique qui n'a strictement aucun contenu sérieux. Le sémitique n'a rien de commun avec l'égyptien :

Taureau :

araméen	: <i>taurā</i>
arabe	: <i>thaur</i>
ugaritique	: <i>twr</i>
syrien	: <i>tawrō</i>
akkadien	: <i>šuru</i> (alternance bien connue de <i>t</i> et de <i>s, š</i>)
éthiopien	: <i>sōr</i>
hébreu	: <i>šōr</i>

Bœuf - Vache :

arabe	: <i>baqar</i> , « bœuf »
arabe	: <i>baqara</i> , « vache »
hébreu	: <i>reem</i> , « bœuf sauvage »
ancien arabe	: <i>gamal</i> , « bœuf » (à l'origine), plus tard employé aussi pour le « chameau »
assyrien	: <i>rimu</i> , « bœuf »
arabe	: <i>djamus</i> , « buffle ».

II. — LES DÉSIGNATIONS DES ESPÈCES OVINES ET CAPRINES

Dans l'Antiquité, les éleveurs égyptiens ont connu successivement deux races de moutons : le mouton (*Ovis longipes paleoegyptiaca*) de grande taille, longue queue, cornes spiralées s'éloignant horizontalement de part et d'autre de la tête, et le mouton saharien (*Ovis platyra acgyptiaca*) de taille ordinaire, queue courte et grosse, cornes recourbées autour des oreilles. La première race disparut au II^e millénaire, tandis que le mouton saharien commençait alors de se multiplier au bord du Nil. Les anciens Égyptiens ont embaumé des générations de béliers. On possède l'image d'un bélier momifié datant de la I^{re} dynastie (environ 3000 av. notre ère). Béliers et mâles de la chèvre mambrine étaient considérés comme des êtres puissants, incarnant la force qui assurent la reproduction des vivants. Leurs têtes symbolisaient le prestige et la puissance, en écriture hiéroglyphique. Le bélier *ovis platyra* était l'animal sacré du dieu dynastique Amon.

Voilà ce que nous apprend l'érudition égyptologique moderne (5). Or, élément par élément, la mythologie pharaonique rejoint exactement les autres pans mythiques et spirituels négro-africains :

(5) Georges Posener, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, F. Hazan, 1959, article « mouton » par Jean Yoyotte, p. 177-179.

a) CORNES DE BÉLIER ET MAGIE

Dans l'Égypte ancienne, les cornes de bélier entraient dans la composition de plusieurs couronnes magiques, propres aux dieux et aux rois ; elles étaient le symbole même de la crainte qui rayonne du surnaturel (J. Yoyotte).

Zoumassakro, fondateur de la dynastie des Lola (Kono), famille malinke, en Haute-Guinée, avait un grand pouvoir magique, « qui était incorporé dans un charme de grande valeur : une corne de bélier évidée et remplie de puissantes substances étranges » (6).

b) BÉLIER EN TANT QUE SYMBOLE DE FÉCONDITÉ

Figuré sous forme d'un homme à tête de bélier à double encornure, Khnoum, dieu égyptien très ancien, était le dieu créateur de la vie, générateur des espèces vivantes, assumant les fonctions supplémentaires de gardien des sources du Nil, ou de potier modelant sur son tour l'œuf d'où toute vie doit sortir (Serge Sauneron, égyptologue français).

Le rapport *bélier-fécondité* existe par exemple, de façon nette, chez les Mossi et les Gourounsi du Burkina Faso, les Dagomba du Nord Togo, les Kono de la Haute-Guinée. Les masques kono de forme ancienne comportant une paire de cornes recourbées de haut en bas, semblables à celles d'un bélier, sortaient très rarement, une fois ou deux fois par an, mais seulement aux occasions de certaine importance, par exemple au moment de la récolte du riz. Pour faire tomber la pluie, au nord du Togo, les populations invoquaient aussi le dieu-bélier (B. Holas).

Le nom du dieu Khnoum, *hnmw*, *khn mou* en pharaonique, fait penser au *nyomou* cornu de la Haute-Guinée.

c) BÉLIER ANIMAL SACRÉ CÉLESTE OU SOLAIRE

Nous avons vu que le bélier était l'animal consacré au dieu solaire Amon (Amon-Râ) : les témoignages abondent dans la glyptique culturelle du Nouvel Empire (1580-1090 av. notre ère).

Pour l'Afrique noire, Holas, ethnologue sérieux, écrit : « L'image du bélier est toujours vivante dans la pensée religieuse de l'Afrique noire actuelle, et nous la trouvons fréquemment aussi

(6) B. Holas, *Les masques kono (Haute-Guinée française). Leur rôle dans la vie religieuse et politique*, Paris, Paul Geuthner, 1952, p. 19.

bien dans la statuaire rituelle des Baoulé éburnéens que dans les conceptions cosmogoniques des Kokomba nord-togolais » (7).

Ici encore apparaît une même structure profonde, perpétuée à travers le temps et l'espace, depuis les origines pharaoniques.

d) BÉLIER ANIMAL SACRÉ ET GUERRIER

Avant l'Égypte copte et chrétienne, les textes, les statues et les reliefs des temples pharaoniques notaient bien les traits héroïques de l'ovis longipes. Dans le *Livre de celui qui est dans le monde inférieur* ou l'*Amdouat*, nous lisons la mention du « bélier armé d'un glaive » qui est le « tueur de ses ennemis ». Les nombreuses effigies à tête de bélier qui montaient la garde le long du « chemin du dieu » des temples de Haute-Égypte, à Karnak par exemple, étaient précisément des symboles protecteurs redoutables.

Le caractère belliqueux du bélier est également connu dans la mythologie négro-africaine, en dehors de la Vallée du Nil : le *nyomou* étudié par Holas est aussi guerrier.

Ibn Battuta, témoin oculaire en la circonstance, nous apprend que deux béliers, « utiles contre le mauvais œil », faisaient partie des emblèmes royaux, au Mali précolonial (8).

Dans les civilisations du Golfe du Bénin, le bélier jouait également un rôle lié au prestige royal, aux grandes cérémonies nationales, à la puissance sociale, politique et économique. Voici quelques témoignages pertinents.

A Oyo, chez les Yoruba du Sud-Ouest du Nigeria, « on représente Shango par un masque figurant un bélier sous lequel est cachée la mystérieuse drogue qu'il possède et qui produit des flammes lumineuses » (9).

Shango est le dieu du tonnerre, et le bélier sacré est ici lié à la magie, à la puissance et à la crainte qu'inspire ce feu mystérieux qui gronde au ciel. L'Alafin d'Oyo, chef de tous les Yoruba des temps anciens, revendique en Shango son ancêtre, et c'est dans le sanctuaire de Shango qu'avait lieu son couronnement : « Au préalable, il est astreint à passer une nuit avec le grand prêtre de Shango, pour être initié à une partie des mystères cultuels. L'Alafin a son propre prêtre de Shango, à qui est confié un bélier

(7) B. Holas, *Les masques kono*, op. cit., p. 86-87.

(8) Joseph M. Cuoq, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, 1975, p. 304.

(9) Leo Frobenius, *Mythologie de l'Atlantide*, Paris, Payot, 1949, p. 190.

sacré (...). Parmi les sculptures sur pierre à Ile-Ife figure une tête de bélier en granit, presque de grandeur nature » (10).

Xêvioso est le dieu-tonnerre chez les Fon de l'ancien et puissant royaume d'Abomey : « Sur les fameux bas-reliefs d'argile colorée qui ornent les murs du palais du feu roi Béhanzin à Abomey, Xêvioso revêt l'aspect d'un bélier, peint en rouge ; l'éclair sort de sa gueule, et à côté de lui se dressent deux haches terminées par des courbes qui, elles aussi, ressemblent à des éclairs » (11).

Chez les Baoulé de la Côte-d'Ivoire, à peu de distance de Yamoussokro, le masque *goli*, originaire de Béoumi, village baoulé ouen, est un masque à cornes de bélier : il est fait en bois séré dont l'âme est *Dibi*, force qui préserve des balles, guérit les blessés, protège contre les sorciers (12).

Le dieu-bélier a été également identifié chez les Ibo du Sud-Est du Nigeria, et l'auteur a su faire ressortir les identités avec l'Égypte pharaonique (13).

Chez les Peul propriétaires de troupeaux et pasteurs, donc nobles, un degré de la connaissance était en relation avec les ovins, et le bélier était tout naturellement l'emblème de ceux qui s'occupaient des ovidés (14).

Mais revenons à l'analyse linguistique dans une perspective historique.

En égyptien pharaonique, le mot pour « bélier » est *b3*, *ba* (*Urk.* IV, 224, 17 et *Urk.* V, 74, 16). Cependant le copte n'a retenu qu'un autre lexème pharaonique *sr*, *sr*, « mouton », « bélier », sous la forme de *srō*.

Gustave Jéquier, savant égyptologue suisse, a pu identifier une racine *šb* qui a donné naissance à deux autres dérivés déjà présents dans les *Textes des Pyramides* : *sāb*, un causatif avec la préformante habituelle *s* et qui veut dire : « ressusciter, régénérer », et la racine *šb*, « corne » (15).

Peut-être que « bélier » *ba* et la racine *šb*, « corne », ont-ils une même origine : les cornes du bélier étaient ce qu'il y avait d'essentiel, pour les anciens Égyptiens.

(10) Geoffrey Parrinder, *La religion en Afrique occidentale*, Paris, Payot, 1950, p. 55.

(11) Parrinder, op. cit., p. 52.

(12) M. Neveux, *Religion des Noirs. Fétiches de la Côte-d'Ivoire*, Alençon, Imprimerie Laverdure, 1923, p. 14.

(13) Jeffreys, « Ikenga, The Ibo Ramheaded God », in *African Studies* (Johannesburg), 13, 1954, p. 25-40. Voir également : Wainwright, « The Egyptian Origin of a Ramheaded Breastplate from Lagos », in *Man* (Londres), 51, 1951, p. 133-135.

(14) A. Hampaté Bâ et G. Dieterlen, *Koumen. Texte initiatique des pasteurs Peul*, Paris, Mouton & Co, 1961, p. 11 et p. 60.

(15) Gustave Jéquier, *Considérations sur les religions égyptiennes*, Neuchâtel, 1946, p. 57.

Or, l'espèce caprine a pour radical *ba* dans les langues négro-africaines. Ce radical *ba* a glissé suivant les parlers et dialectes, au sens de « chèvre » ou à celui de « mouton » ou de « béliet ».

Ainsi :

égyptien pharaonique	: <i>b3, ba</i> , « béliet »
baguirmien	: <i>bat</i> , « mouton » (t élément addi- tionnel)
sara	: <i>m-ba-ta, mbata</i> , « mouton » (radical <i>ba</i>)
bini (Edo)	: <i>agbo</i> , « béliet »
yoruba	: <i>agbo</i> , « béliet »
fon (songbe)	: <i>gbo</i> , « mouton », « cabri »
ewe	: <i>agbo</i> , « béliet », « mouton »
vai	: <i>ba</i> , « chèvre »
bambara	: <i>ba</i> , « chèvre »
toura	: <i>ba</i> , « mouton »
mana	: <i>ba</i> , « mouton »
wasulu	: <i>ba</i> , « chèvre »
malinke	: <i>ba</i> , « chèvre »
dyoula (diola)	: <i>ba</i> , « chèvre »
cham	: <i>bti</i> , « chèvre »
dadiya	: <i>bii</i> , « chèvre »
burak	: <i>bât</i> , « chèvre ».

Les langues bini, yoruba, fon et ewe (Golfe du Bénin) présentent une articulation à complexité multiple : l'occlusive labiovélaire sonore /gb/ répond en effet à l'occlusive bilabiale sonore /b/ de toutes les autres langues ici sollicitées, depuis le *b* pharaonique.

Il y a là visiblement une racine commune qui révèle une réelle parenté des formes. Ce qui était dit et vécu au niveau de la mythologie, de l'ethnologie et de l'histoire reçoit ici une confirmation proprement linguistique. Mêmes mythes nommés de la même manière, depuis la vieille Égypte.

Un autre mot pour « mouton », « béliet », en ancien égyptien pharaonique est : *zr, sr* (Urk. IV, 75, 15). Ce radical se rencontre également ailleurs :

ancien égyptien (pharaonique)	: <i>zr, sr</i> , « mouton », « béliet »
copte (égyptien évolué)	: <i>srö</i>
bisa	: <i>sir</i>
lèbir	: <i>sir</i>
toma (loma)	: <i>sèrèè</i>
kouy (kwi)	: <i>siri</i>
busa	: <i>sa</i> (réduction)

bambara	: <i>sa-ga, saga</i> , (-ga élément additif)
bobo-fing	: <i>sè-gé, sègé</i>
malinke	: <i>sa-gi, sagi</i>
bambara	: <i>sarha</i>
diola	: <i>sarha</i>
amo	: <i>zārā</i> (comme l'égyptien des pyramides !)
koro	: <i>isör</i>
bubi (langue bantu archaïque)	: <i>nsöru</i> .

Les langues négro-africaines ont toujours deux consonnes qui sont toujours les mêmes : *s-r*. Le berbère est : *ahrüy*, « mouton ». Le sémitique présente une chuintante à l'initiale, et c'est tout : accadien *šu'u*, « mouton » ; ugaritique *š* ; hébreu *sē* ; arabe *ša'*.

Le berbère est tout autre par rapport aux formes égyptiennes (pharaonique et copte) et négro-africaines. Les faits vérifiables sont ceux-ci :

Siwa	: <i>izmār</i> , « béliet »
Ghadamès	: <i>az'umar</i> , « béliet » ; <i>az'umer</i> , « mou- ton » ; <i>azur</i> , « bouc »
Sous	: <i>izimer</i> , « béliet »
Nefousi	: <i>zaleg</i>
Siwa	: <i>igid</i> , « mouton »
Sened	: <i>ikerri</i>
Ghat	: <i>ikrer</i>
Ahaggar	: <i>ekrar</i>
Nefousi	: <i>akrar</i> , « bouc ».

Il saute aux yeux que le berbère ne présente aucune des deux formes égyptiennes et négro-africaines : *ba, agbo* et *srö, sir, siri*, etc. Le signe du berbère du Mzab est également différent : *bara*, « mouton ». Les formes berbères : *a-kar, i-kerr, i-kerri, i-kru*, etc., « mouton, bouc, agneau », seraient peut-être à rapprocher de l'hébreu *kar*, « agneau ». L'arabe présente : *djedi*, « mouton » ; *anāy*, 'anz « chèvre » ; *immar*, « agneau », comme l'assyrien *imerru*, « agneau ». L'ancien syrien donne : *parrā*, « mouton », et l'akkadien *parru*, jeune mouton de moins de deux ans. L'assyrien a encore : *enzu*, « chèvre ». Tout cela n'a rien à voir avec l'égyptien pharaonique, le copte et le négro-africain. C'est l'évidence même. Dès lors quelle est la réalité du « chamito-sémitique » ou de l'« afro-asiatique » ? Dès lors aussi, si le « béliet solaire » existe dans la civilisation dite « chamito-libyenne » (béliet solaire, béliet de l'orage, etc.), on voit bien qu'il s'agit d'un tout autre courant

culturel, différent du complexe culturel pharaonique-nubien-négro-africain. La linguistique demande de séparer les choses : la « mythologie universelle » comporte nécessairement plusieurs mondes culturels distincts, spécifiques.

L'ethnologie sans linguistique pouvait relater des faits pour le moins douteux comme ceux-ci : « *Les divinités solaires supérieures du groupe des Mossis-Gourounsis, ainsi que la liaison établie entre le dieu solaire et le mouton du soleil ou de l'orage (chez les Dagombas) doivent être dues à l'influence de chasseurs de steppes ou d'anciens Libyens du Nord* » (16).

Rien de plus hasardeux. La liaison la plus naturelle, soutenue par l'ethnologie, la tradition orale et surtout par la linguistique, n'est pas établie au nom de simples préjugés. C'est-à-dire le lien des Mossi, des Gourounsi et des Dagomba avec l'Égypte antique. Toutefois, un auteur objectif, amplement informé, a su établir ce lien naturel, historique, vérifiable, entre les Mossi du Burkina Faso et l'Égypte pharaonique (17).

Une ethnologie courageuse, peu liée aux dogmes et barrières des écoles, a pu également rapprocher, comme il se doit, l'Égypte antique avec le reste de l'Afrique noire occidentale (18).

Les données linguistiques confirment tous ces rapprochements qui sont d'ordre intrinsèque.

Il y a des survivances linguistiques parfois étonnantes. Examinons quelques-unes d'entre elles.

III. — LES NOMS DE CERCOPITHÈQUES

Dans le domaine bantou strict, le mot générique pour *singe* est : + *kéma/kíma*. On a par exemple : wongo et lolo *kima*, mbochi *kyema*, teke *nkima*, luba *nkima*, lunda *nkima*, shilele *nkema*, bus-hongo (kuba) *kema*, dinga et lori *nkeme*, mpongwe *nkema*, binji *tshima*, tumbuka *nchima*, etc. Le radical est *ki-/ke-*. Il est souvent précédé d'une nasale caractéristique, la nasale d'attaque *n*, et appuyé par le suffixe non moins caractéristique *-ma*.

Dans le cadre du Bénoué-Congo, la langue iregwe (Jos, Nigeria) présente : *rò-kè*, « singe », le radical étant *-kè*.

Or, en ancien égyptien pharaonique, le mot *ky, kii* signifie :

(16) A. Baumann et D. Westermann, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, trad. L. Homburger, Paris, Payot, 1947, p. 422.

(17) R. Pageard, « Civilisation mossie et Égypte ancienne », in *Genève-Afrique* (Genève), II, 2, 1963, p. 183-206.

(18) Luc de Heusch, « Le rayonnement de l'Égypte antique dans l'art et la mythologie de l'Afrique occidentale », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), 28, 1958, p. 91-110.

« singe ». S'agit-il d'un même signe : *ky, kii / ki, ke* ? C'est fort probable. Les singes de l'Égypte ancienne étaient importés de l'Afrique profonde.

Mais le plus étonnant, c'est que la langue bantou zulu (Afrique australe) présente : *impf' -ene*, « babouin ». Le radical est bien *ene*.

En ancien égyptien pharaonique, le terme pour *babouin* est précisément *īn, iān, yān* (*Textes des Pyramides* 1462 ; *Urk.* IV, 329, 9). Le mot pharaonique a survécu en copte : *ēñ, ěn*, « babouin, singe ».

On aurait alors ces correspondances lexicologiques qui sont vraiment pertinentes, instructives :

a) Ancien égyptien pharaonique : *ky, kii*, « singe » (*Naufragé*, Papyrus Leningrad 1115, 165)

kaje (Nigeria)	: <i>ká-ká, káká</i> (phénomène de reduplication)
kagoro	: <i>ù-k'ó</i>
jarawa	: <i>à-kā</i>
iregwe	: <i>kó-ké, ró-kè</i>
kagoma	: <i>kyà</i> (mot pour le singe gris)
mangbetu	: <i>kwa</i> , « chimpanzé » (de petite taille)
fang	: <i>kwi</i> , « singe » (générique)
basa	: <i>koy</i> , « singe ».

b) Ancien égyptien pharaonique : *īn, yān* ou *yēn*, « babouin »

copte (égyptien vocalisé)	: <i>ēñ, ěn</i> , « babouin », « singe »
kagoma (Nigeria)	: <i>m-òñ, -òñ</i> (pour singe rouge)
sotho (Afrique australe)	: <i>tshwènè, -ènè</i> , « babouin, singe »
zulu (Afrique australe)	: <i>impf'ene, -ene</i> « babouin ».

Quoi qu'on fasse, qu'on dise, ces faits de langue sont typiquement et exclusivement pharaonique, copte et négro-africains. Comment le hasard peut-il faire que le même mot pour désigner le singe, le babouin, se retrouve exactement le même dans la Vallée du Nil, en Afrique occidentale et en Afrique méridionale ? En Égypte pharaonique, le mot est attesté dans les *Textes des Pyramides* qui apparaissent pour la première fois dans la pyramide du roi Ounas (2310-2290 av. notre ère). Le mot a passé dans le copte, qui est la langue égyptienne de l'époque romaine, byzantine et

arabe, écrite avec des caractères grecs majuscules. Et le mot se rencontre tel quel, de nos jours, en Afrique occidentale et australe. Comme quoi Ferdinand de Saussure avait mille fois raison : la langue a une tradition orale indépendante de l'écriture.

IV. — LE LEXÈME POUR « ÉLÉPHANT »

En égyptien ancien, pharaonique, le mot *3bw*, *abou* signifie : « éléphant », « ivoire » (*Urk.* IV, 893, 15 et *Naufragé* 165).

Le domaine bantu est plutôt dominé, en Afrique centrale, par la forme *nzau* « éléphant » : *djô*, *ndzau*, *njock*, *ndzô*, *ndzoyi*, *nzevu*, *zovu*, *ndzoku*, *ndovu*, *ndlovu* (en zulu), *ndjok*, *nzo*, *ndjogu*, *nzôkh*, etc.

Cependant, des formes négro-africaines existent où le radical *-ba-* faisant écho en quelque sorte au *-bu-* pharaonique, comme l'indiquent les paradigmes qui suivent :

ancien égyptien pharaonique	: <i>3bw</i> , <i>abu</i> , <i>abou</i> , « éléphant », « ivoire »
banda (R.C.A.)	: <i>m-ba-la</i> , <i>mbala</i> , « éléphant » (radical <i>-ba-</i>)
birom (Nigeria)	: <i>gbîn</i> , « éléphant » (l'articulation labiale est plus forte que la vélaire pour l'ensemble <i>gb</i> qui répond au <i>b</i> pharaonique)
bulu (Cameroun)	: <i>m-bá-n</i> , <i>mbán</i> , « défense d'éléphant »
fang (Gabon, etc.)	: <i>m-bá-n</i> , <i>mbán</i> , « défense d'éléphant »
lunda (Zaïre/Zambie/Angola)	: <i>ndja-m-ba</i> , <i>ndjamba</i> , « éléphant »
cokwe (Zaïre/Angola/Zambie)	: <i>ndja-m-ba</i> , <i>ndjamba</i>
pindi (Zaïre)	: <i>ngya-m-ba</i> , <i>ngyamba</i> (<i>ngy-/ndzj-</i> , <i>ndz-</i>)
kete (Zaïre)	: <i>kapu-m-ba</i> , <i>kapumba</i>
kimbundu (Angola)	: <i>nza-m-ba</i> , <i>nzamba</i> (constance de <i>-ba</i> , <i>-ba-</i>).

Il est remarquable que partout *-ba*, *-ba-*, est essentiel et invariable : c'est bien le radical. Celui-ci apparaît également en ancien égyptien. La fréquence de *b*, noyau de ce radical, est typique dans toutes les langues sollicitées. Le diola du Fogny au

Sénégal, en Casamance, présente aussi cet élément *ba* : *ebâ-pon*, *ebâpon*, « éléphant ». Le couchitique commun présente : *zakwar*, « éléphant » (cf. bantu : *n-zoku*), mot qui a passé en sémitique éthiopien : *zegā*, « éléphant », en gurage, dialecte gogot.

V. — LA DÉSIGNATION DE L'« HIPPOPOTAME »

Il existe deux termes pour « hippopotame » en ancien égyptien pharaonique : *db*, *dib* et *h3b*, *khb*.

Le mangbetu (Zaïre septentrional) semble avoir retenu la tradition qui a conservé la forme *db*, *dib*, car cette langue présente : *dupa*, « hippopotame » (*d-b/d-p*).

En revanche, une langue comme le sara (Tchad) paraît avoir continué la tradition qui comporte une vélaire : *h3b*, où *h* = *kh*, est considéré généralement comme une occlusive vélaire sourde aspirée. En effet, le sara offre : *haba*, et le baguirmien *'ab*, *'abo*, « hippopotame ».

Peut-être le bantu a-t-il traité différemment cette vélaire *kh* qui lui présentait des difficultés, en en faisant un *g* nasalisé, c'est-à-dire le groupe *ng*, suivi de *b*, *v*, *f* : ce qui est plus aisé à prononcer.

Autrement dit, *k*, *kh* s'est dissimulé en *g*, *ng*. On aurait ainsi :

ancien égyptien pharaonique	: <i>h3b</i> , <i>kh3b</i> , <i>khb</i> , « hippopotame »
rendille (Kenya)	: <i>'ibeh</i>
sar	: <i>yâbâ</i>
ngambay	: <i>âbè</i>
sara	: <i>haba</i>
baguirmien	: <i>'ab</i> , <i>'abo</i>
bantu	: <i>ngúú</i> (<i>ngú-bù</i> , <i>ngú-fù</i> , <i>ngú-vù</i> , <i>ngú-bi</i> , <i>mvúú</i> , <i>mvú-bù</i> , etc.)
birri	: <i>àngónvó</i> (- <i>ngó</i> -).

Il y a une certaine logique linguistique qui unit les formes bantu aux formes baya, sara, baguirmien, rendille et pharaonique. Le diola du Fogny (Casamance, Sénégal) présente : *ekay*, « hippopotame ».

Évidemment, des créations indépendantes, isolées, ne sauraient manquer dans le vaste domaine du négro-africain. Le sénoufo par

exemple présentera : *solo*, « éléphant », et *kuntirige*, « hippopotame ».

Les faits qui suivent sont particulièrement troublants :

ancien égyptien pharaonique	: <i>zr, sr</i> , « mouton, béliet »
copte (égyptien vocalisé)	: <i>srō</i> , « mouton, béliet »
lete (Ghana, groupe kwa)	: <i>srō</i> , « éléphant »
late (Ghana, groupe kwa)	: <i>sro</i> , « éléphant ».

Y a-t-il eu confusion au niveau des réalités animales ? S'agit-il d'assimilation mythologique ? Il est difficile de répondre de façon sérieuse à ces questions. Le contenu sémantique étant différent, il convient d'écarter l'équation purement formelle, et ne pas faire correspondre *sro* copte, égyptien à *sro* des langues lete et late du Ghana.

En résumant bien les analyses lexicologiques qui précèdent, nous obtenons le tableau général suivant :

Bœuf -Bovidé

iw3, iwa / -wa, -wi

ng/nag, nak

k3, ka / ka

Bélier

b3, ba / ba, gbo, agbo

zr, sr, sro / sir, sirī, sèrè, n-s ru

Singe - Babouin

ky, kii / ki-, ke- : ki-ma, ke-ma (-ma élément ajouté)

ĩ'n, èèn, èn / -ene, -ènè, -èn

Éléphant

3bw, abu, abou / -ba, -ta-

Hippopotame

db, dib / dupa (d-b / d-p)

h3b, khab / haba, abo, gubu, ngubu (kh-b / ng-b)

Viande

iwf, if : ancien égyptien pharaonique

af : copte (égyptien vocalisé)

yap : wolof (*yap u nag*, « viande de bœuf », en wolof ; *af ñ nag*, en égyptien pharaonique). Mais le wolof (Sénégal) présente aussi le *f* égyptien : *yaf*, « s'engraisser » en wolof.

De telles concordances lexicologiques traduisent concrètement une profonde histoire culturelle partagée, englobant la Vallée du Nil et le reste de l'Afrique noire.

Indirectement se pose aussi le problème, redoutable à ce qu'on dit, de la vocalisation de l'égyptien ancien, pharaonique. Or le copte est de l'égyptien vocalisé. On peut aussi retenir que si un mot pharaonique n'apparaît pas en copte, il est possible de le vocaliser à partir des données négro-africaines, ayant même contenu sémantique et même squelette consonantique.

Ce qui suit se veut être une illustration concrète de cette proposition qui nous paraît linguistiquement valable. Ainsi, pour donner tout juste un exemple pertinent :

ancien égyptien (pharaonique)	banda (R.C.A.)
1. <i>3, a</i> , « vautour », « oiseau » en général	<i>a</i> , « monter haut » (dialecte langwasi)
2. <i>ibw, ibou</i> , « tente de purification	<i>aba</i> , lieu où vivent les circoncis pendant l'initiation qui suit la circoncision
3. <i>3d, ad</i> , « se corrompre »	<i>ada</i> , « moisissure », « état de ce qui est gâté »
4. <i>3k, ak, aq</i> , « périr »	<i>aka</i> , « fatigue », « maladie », « mal »
5. <i>ikr</i> , « excellent » (être), « supérieur » (en rang), « parfait » (être)	<i>akra</i> , « être intelligent », « revenir à la santé », « être généreux »
6. <i>irt</i> , « œil »	<i>ala</i> , « œil », « vue » (r/l)
7. <i>in</i> , « apporter »	<i>ana</i> , « marche » (voir le déterminatif ou sémantème égyptien : signe de la marche)
8. <i>n</i> , « nous », « notre »	<i>ane</i> , « ils, eux, elles » (espèce de confusion et « saut »)
9. <i>s</i> , « elle », « sa »	<i>se</i> , « il », « elle »
10. <i>s</i> , « homme » (<i>vir</i>)	<i>ko-se</i> , « homme » (<i>vir</i>)
11. <i>s.t</i> , « femme »	<i>ya-se</i> , « femme »
12. <i>w3.t, wat</i> , « chemin, route »	<i>awa</i> , « chemin, route »
13. <i>bw, bou</i> , « place, endroit »	<i>ba</i> , préfixe locatif
14. <i>b3b3, baba</i> , « lieu secret »	<i>bada</i> , lieu de réunion des initiés aux cultes magiques, chacun ayant le sien

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 15. <i>dm</i> , « prononcer, proclamer (un nom) » ; « mentionner » ; « être renouvelé » (dans ses fonctions) | <i>dame</i> , « dicton, proverbe, adage » (évolution sémantique) |
| 16. <i>dd</i> , <i>djd</i> , « dire, parler, raconter » (<i>d</i> = <i>dj</i>) | <i>dji</i> , « nommer, dire » |
| 17. <i>t3</i> , <i>ta</i> , <i>to</i> , « terre », « pays » | <i>-te</i> , suffixe adverbial : « sur le sol », « à terre » |
| 18. <i>gb3</i> , <i>gba</i> , « bras » | <i>gbe-ti</i> , « étendre le bras pour prendre une chose » |
| 19. <i>gb</i> , « déficience, privation » | <i>gbi</i> , « frapper » (causer une déficience) |
| 20. <i>h3w</i> , <i>haou</i> , <i>haw</i> , « temps » | <i>haw</i> , « jusque-là » (temporalité) |
| 21. <i>m h3w.t</i> , <i>m haw.t</i> , « au temps de » | <i>a na haw</i> , « allons jusque-là » |
| 22. <i>iri</i> , « compagnon »
<i>irym</i> , « équipage » (bateau)
<i>iri</i> , « traverser » (des pays) | <i>ire</i> , <i>iri</i> , « voyager », « se promener » ; « voyage, promenade » (champ sémantique à peine distinct) |
| 23. <i>isw</i> , <i>isu</i> , <i>isou</i> , « racine » | <i>isi</i> , « racine » |
| 24. <i>k3</i> , <i>ka</i> , « esprit », « âme », « essence », « personnalité », « volonté » | <i>ka</i> , « être debout », « être » (même idée de vie, de vitalité) |
| 25. <i>ki</i> , « pleurer » | <i>ke</i> , « pleurer », « crier » ;
<i>eke</i> , « pleurs, cri »
<i>ma</i> , « faire voir » |
| 26. <i>m33</i> , <i>maa</i> , « voir. regarder » | <i>mate</i> , « ami » (<i>r/t</i>) |
| 27. <i>mri</i> , « aimer » | <i>mwere</i> , « sarcler, nettoyer à la houe » |
| 28. <i>mr</i> , « houe » (déterminatif de cultiver, sarcler : signe U ₆ Gardiner) | |
| 29. <i>m3m3</i> , <i>mama</i> , « palmier-doum » (palmier d'Afrique à tige bifurquée) | <i>mumoe</i> , « palmier » (dialecte yakpwa). |

De telles concordances lexicologiques ne peuvent pas être dues au hasard. Les consonnes, éléments de base, éléments-noyaux, se répondent d'une langue à l'autre, parfaitement, et dans des champs sémantiques équivalents : discours, localité, mouvement, perception, sentiments, être humain, corps humain, faune, flore et labour.

Ainsi, la structure lexicale des mots pharaoniques et banda ici examinés est exactement la même : identité des éléments de base, et surtout identité de position de ces éléments qui jouent dès lors une fonction expressive semblable.

On peut faire de telles corrélations lexicologiques avec n'importe quelle langue négro-africaine : le bambara, le wolof, le mbochi, le fang, le nuer, etc.

Prenons au hasard le nuer, une langue nilotique :

- | ancien égyptien
(pharaonique) | nuer |
|------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------|
| 1. <i>nk</i> , « copuler » | <i>nāk</i> , « aimer » |
| 2. <i>m</i> , « qui ? » | <i>mi</i> , « qui ? » |
| 3. <i>mt</i> , <i>mwt</i> , <i>mout</i> , « mourir », « mort », « personne morte » | <i>mōt</i> , « sacrifice pour mort » |
| 4. <i>mwt</i> , <i>mout</i> , « mère » | <i>mūt</i> , « femme mariée »
<i>mōr</i> , <i>mur</i> , « mère » |
| 5. <i>mni</i> , « la mort » | <i>mun</i> , « tombeau » |
| 6. <i>n</i> , « parce que » | <i>ni</i> , « à cause de » |
| 7. <i>rmt</i> , « homme » (copte <i>rome</i>) au sens de <i>homo</i> | <i>ram</i> , « personne humaine » |
| 8. <i>rn</i> , « nom » (copte <i>ran</i>) | <i>ron</i> , « appeler » (par le nom) |
| 9. <i>rri</i> , « sanglier » | <i>rau</i> , « hippopotame » (sanglier d'eau) |
| 10. <i>t3</i> , « pays » (copte <i>to</i>) | <i>thau</i> , « pays » |
| 11. <i>iw</i> , « venir » | <i>wē</i> , <i>wa</i> , « aller » (inversion sémantique) |
| 12. <i>w^cw</i> , <i>wāw</i> , « soldat » | <i>wi ! wi !</i> , cri de guerre des Nuer |
| 13. <i>b3</i> , <i>ba</i> , « bœuf » | <i>bōu</i> , « cabri, chèvre » |
| 14. <i>ng</i> , « bœuf » | <i>yāng</i> , « bœuf » |
| 15. <i>idt</i> , « bétail » | <i>dēt</i> , « moutons et cabris » (terme générique) |
| 16. <i>d3</i> , <i>da</i> , <i>d3d3</i> , <i>dada</i> , « copuler » | <i>dām</i> , « copuler », « commettre un adultère » |
| 17. <i>id.</i> , « enfant » (lecture incertaine en égyptologie) | <i>dūh</i> , « donner naissance » |
| 18. <i>mri</i> , « aimer », « amour » | <i>mār</i> , « ami », « parent » |
| 19. <i>m3h</i> , <i>makh</i> , « brûler » (<i>h</i> = <i>kh</i>) | <i>māch</i> , « feu » |
| 20. <i>bwt</i> , « détester » | <i>bwōt</i> , « blesser » (au sens physique et moral). |

On constate aisément que les concordances consonantiques sont exactement identiques. Rien de semblable sur ces mots entre l'égyptien, le sémitique et le berbère.

Entre l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire en revanche, c'est un même monde culturel, ayant à la base des faits de langue identiques qui tiennent manifestement d'une origine prédiatale commune. Il y a parfois des rencontres vraiment singulières :

ancien égyptien (pharaonique)	mandigue (mande)
1. <i>d3.t, dw3.t, da.t, doua.t</i> , « le monde souterrain »	<i>do, dō, du</i> , « trou, creux, profondeur, fond »
2. <i>dw3, doua</i> , « matin »	<i>du, duhu</i> , « lumière du jour, jour »
3. <i>dw3, doua</i> , « adorer (une divinité) le matin », « prier »	<i>duwa, douwa</i> , « invocation pieuse », « invoquer Dieu ».

Est-ce hasard ? Il s'agit bien plutôt d'identité d'origine. Voici en effet des recoupements qui consolident cette hypothèse d'identité linguistique originelle :

bulu (Cameroun)	: <i>δdia</i> , « aube, petit matin »
mbochi (Congo)	: <i>odwa, odoua</i> , « aube », « petit matin »
mandingue (Mali)	: <i>du</i> , « lumière du jour »
pharaonique	: <i>dw3, doua</i> , « matin ».

Devant de tels faits, il est difficile de ne pas penser en effet à un lien primitif unissant toutes ces langues : l'emprunt est évidemment exclu, étant donné les grandes distances géographiques entre les langues sollicitées. Le hasard ferait trop bien les choses et, de toutes les façons, évoquer la théorie du hasard, c'est faire preuve de simple paresse intellectuelle.

Comment le hasard en effet ferait-il que les principales catégories ontologiques et temporelles de l'Égypte pharaonique soient exactement les mêmes dans tout le reste de l'Afrique noire ? Il s'agit de parenté historique, ni plus ni moins.

VI. — CATÉGORIES TEMPORELLES

Il n'y a qu'à solliciter les faits qui sont éloquents en eux-mêmes, tant ils sont limpides, d'une concordance immédiate :

a)	ancien égyptien	: <i>sw, su, sou</i> , « jour » (dans les dates)
	mandigue (mande)	: <i>so</i> , « moment, instant »
	wolof	: <i>sā</i> , « moment »
	duala	: <i>su</i> , « jour »
	banda	: <i>so</i> , « temps », « faire jour »
	yoruba	: <i>sa</i> , « temps », « saison », « intervalle »
b)	ancien égyptien	: <i>3t, at</i> , « moment », « temps »
	azer (sononke médiéval)	: <i>hatta</i> , « moment », « heure »
	fang	: <i>éta-l, étal</i> , « moment », « instant »
	wolof	: <i>at</i> , « année »
	songhay	: <i>wati</i> , « temps »
c)	ancien égyptien	: <i>r', rā</i> , « jour », « soleil », (astre)
	ligbi	: <i>re</i>
	huela	: <i>re</i>
	numu	: <i>re</i>
	vai	: <i>ra</i>
	kono	: <i>ra</i>
	susu	: <i>ra</i>
	gbin	: <i>ra</i>
	samo	: <i>re</i>
	songhay	: <i>ra</i>
	mancagne	: <i>uori</i> , « moment, temps »
	isekiri	: <i>ira</i> , « temps »
	rendille	: <i>orr'ah</i> , « soleil »
d)	ancien égyptien	: <i>rk</i> , « temps », « période » (les temps anciens)
	azer	: <i>reki</i> , « aujourd'hui » (évolution sémantique)
	mbochi	: <i>leka</i> , nom d'une saison (fixation sémantique)
	sanga	: <i>δ-rèkà</i> , « lune » (base du calendrier agricole)
	moro	: <i>δ-ràkà</i> , « lune ».

Le terme pour « soleil » en sémitique est : sémitique commun : *šmš*, et dans les langues attestées l'arabe présente *šams*, l'ugari-tique *špš* (*š-m-š/š-p-š*). Quant au berbère, le mot correspondant est : *tafukt*, « soleil ». Nous sommes bien loin des formes égyptienne et négro-africaines pour ce même vocable « soleil ».

Or, le sémitique éthiopien présente des formes semblables à

celles de l'Égypte et du reste de l'Afrique noire : *ir*, « soleil » en harari, et *aher*, « soleil » en gurage, dialecte ulbarag. En fait, il s'agit d'emprunt de l'éthiopien au couchitique : l'éthiopien est sémitique, le couchitique négro-africain. En effet, le couchitique donne : *arrišō*, « soleil » en sidamo, *ayrō* en saho-afar. Le copte qui est égyptien a : *rē*, *rē*, *rēi*, *ri*, « soleil ».

VII. — CATÉGORIES ONTOLOGIQUES

Les faits, tout à fait connus, sont ceux-ci :

ancien égyptien : *ba* et *ka* (*b3* et *k3*)
 Afrique noire : *ba* et *ka*.

Ces deux notions, *ba* et *ka*, se rencontrent dans la Vallée du Nil et ailleurs en Afrique noire, pour rendre ce qui a trait à l'essence de l'être humain, sa personnalité profonde, sa volonté, son intelligence, sa force vitale.

Le *ba* pharaonique, c'est l'élément mobile de la personnalité humaine : c'est l'oiseau qui peut s'en aller, s'envoler pour rapporter les souffles vivificateurs au cadavre. Cet élément quelque peu vagabond pouvait se réincarner (19).

Quant au *ka* pharaonique, il désigne l'ensemble des éléments essentiels : ce qui est créé en même temps que l'enfant ; ce qui accompagne les dieux, les rois (et les hommes). C'est le « double », comme traduisait Gaston Maspero, grand égyptologue français. Passer à son *ka*, c'est mourir, c'est-à-dire rejoindre son propre élément matériel mais immortel. Le *ka* était entretenu par des offrandes (*kaou*) qui alimentaient la force et la vie des défunts dans l'Au-delà.

Avec le *ba* et le *ka*, il est toujours question de « vie », de « force vitale ». De la même façon, *ba* et *ka* négro-africains désignent essentiellement la vie : être, c'est être en vie, exercer pleinement sa force vitale, se réaliser totalement (20).

Les faits de langue eux-mêmes désignent l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire comme un seul et même ensemble culturel, distinct du monde sémitique et du monde berbère :

- | | | |
|----|----------------------------------|--------------------------------------------------------------------|
| a) | ancien égyptien pharaonique | : <i>b3</i> , <i>ba</i> , « âme » (c'est-à-dire essence de l'être) |
| | copte (égyptien ancien vocalisé) | : <i>bai</i> , « âme » |
| | mbochi (Congo) | : <i>ba</i> , « être avec tous ses esprits » (son « âme ») |

(19) Jean Sainte Fare Garnot, *L'hommage aux dieux sous l'Ancien Empire égyptien d'après les Textes des Pyramides*, Paris, P.U.F., 1954, p. 7, note 1.

(20) N.W. Thomas, « What is the Ka ? », in *The Journal of Egyptian Archaeology* (Londres), vol. VI, 1920, p. 265-273.

- | | |
|----------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| kongo (Congo, Zaïre, Angola) | : <i>ba</i> , « être » au sens profond du terme |
| mangbetu (Zaïre septentrional) | : <i>o-bu</i> , « être » |
| fang (Gabon, Guinée équatoriale) | : <i>be</i> , « être » |
| mandingue (Mali) | : <i>be</i> , le fait d'exister ou d'être présent |
| amashi (Kivu, Zaïre) | : <i>oku-ba</i> , <i>-ba</i> , « être », « demeurer » |
| songhay (Niger) | : <i>ba</i> , « vouloir » |
| sango (R.C.A.) | : <i>bē</i> , <i>bé</i> , « raison, intelligence », « volonté » |
| songhay | : <i>bi</i> (<i>bi-yo</i>), « double d'un être », « âme » (<i>tyerkay ga boro bi ka</i> , « les sorciers prennent le <i>bi</i> des hommes ») |
| bambara (Mali) | : <i>bé</i> , <i>bi</i> , « être, exister » |
| tunen (Cameroun) | : <i>-bā</i> , « être » |
| ronga (Mozambique) | : <i>ku-ba</i> , <i>-ba</i> , « être » (<i>b</i> fricative) |
| b) hébreu (langue sémitique) | : <i>nepeš</i> , « âme » |
| syriaque | : <i>napša</i> |
| arabe | : <i>nafs</i> |
| éthiopien | : <i>nafs</i> |
| c) berbère | : <i>rroh</i> , « âme » (par opposition au <i>ddat</i> , « corps ») |

En conclusion, si la langue est un fait social, un fait éminemment culturel, et si toute langue implique une « idéologie », une vision du monde, une représentation du l'univers et la civilisation qui en résulte (Georges Dumézil, janvier 1983), alors toutes les données qui viennent d'être examinées autorisent, en toute objectivité, de ranger sous un même univers culturel l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire. Il est dès lors possible que les faits linguistiques puissent être étudiés comme source de renseignements historiques, grâce à la lexicologie historique. Alors l'histoire des peuples africains sera abordée désormais de façon vivante, dynamique, mille fois plus intéressante, surtout quand elle visera à restituer la macrostructure culturelle de l'Afrique noire dans son ensemble. Depuis 1954, Cheikh Anta Diop a indiqué cette voie fructueuse de faire l'histoire des peuples d'Afrique. C'est là une méthode certes difficile mais bien payante au bout de l'effort.

Théophile OBENGA